



JEHAN JONAS :

"Ce qui compte c'est de passer une heure ensemble"

Lorsqu'il est arrivé salle de la Cité, il était 14 h 30. César et Ramsès ont bondi hors de la voiture et s'en sont allés renifler les coulisses. Il a sorti sa pipe en précisant que son troisième chien, Diogène, était resté à la maison et puis il est allé arpenter la scène en chantonnant.

— C'est grand, a dit la femme de ménage qui le suivait.

— Oui, a répondu Jehan Jonas. C'est grand... mais c'est là tout l'intérêt. Il faut que j'arrive à la remplir. Tout seul.

Et il a poursuivi, comme se parlant à lui-même : « On devrait pouvoir chanter sur des scènes de 20 mètres de long. On doit pouvoir réduire une salle, même si elle a 30.00 places, à la dimension d'un seul spectateur. »

La femme de ménage, qui le suivait toujours, a parlé des rideaux :

— Vous les fermez et vous chantez devant, sans doute ?

— Je les ferme et puis je les rouvre, a dit Jehan Jonas. Je suis pour la poésie du spectacle, pour les jeux de rideaux et les sunlights. Ce n'est pas du cinéma, c'est de la féerie. C'est déjà du spectacle.

Je l'ai entraîné dans la salle pour lui poser quelques questions, mais il était déjà lancé : « J'apprécie la féerie comme spectateur, alors je la garde quand c'est moi qui suis sur scène. Je sais bien qu'il faut démolir les institutions... mais pas toutes à la fois !

« De toute façon, moi, je représente Jehan Jonas et c'est tout. Rien de plus. Mais ce n'est déjà pas banal ! Je n'ai pas de message ni de philosophie, je suis un pamphlétaire, mais un pamphlétaire éclectique, parce que comme je veux faire le plus possible de récitals, il ne faut pas que je lasse les gens ».

Eclectique, il l'est aussi dans sa vie privée : amateur cinéaste, écrivain, collectionneur de pipes, il prétend n'écrire des chansons qu'accessoirement. Car chez lui l'accessoire est un peu l'essentiel.

« L'idéal, c'est de faire ce qu'on a envie de faire. Moi, je voulais chanter, alors je

chante. Le reste regarde les moralistes, les philosophes... et les biographes. L'essentiel n'est pas de parler, mais d'agir. Comment savoir qu'on a fait une bêtise si on ne la commet jamais ?

« Je n'admets pas qu'on fasse quelque chose qui ne plaise pas ! Jamais ! De personne ! Je ne regarde pas derrière, mais devant ».

Cet autodidacte est d'une incomparable finesse lorsqu'il parle précisément de ce qu'il aime, de son métier :

« Ce qui compte, dans un spectacle, c'est de passer une heure ensemble ; il n'y a pas le chanteur et le public, il y a des chansons — 30 chan-

sons, c'est 30 petites pièces de théâtre.

« Quand je retrouve mes auditeurs, à la fin d'un spectacle, je n'ai rien à leur dire. Ils n'ont rien à me dire. Sinon c'est que le spectacle est raté. Car on fait le tour d'un personnage par les sens, pas avec des mots ! Ce qui compte, c'est l'instant présent, celui qu'on vit, celui qu'on vivra. Je ne regarde jamais en arrière. Je suis un individualiste qui aime les gens qui sont quelqu'un en soi ».

Il siffle César, caresse Ramsès. Peu lui importe ce qu'il était hier ; il vit déjà le récital qui se prépare.

Jean-Yves ERHEL.

